

la revue de
L'ÉCRAN
IDÉES-INFORMATIONS-CRITIQUES
PARAIT TOUTES LES SEMAINES
N° 661 B 4 Francs 13 Janvier 1944



COECILIA PAROLDI dans
les MYSTERES de PARIS



Une femme jeune, belle, dont l'avenir va se jouer en quelques heures. Combat âpre et sans merci, Simone Renant et Jean Marais engagent la lutte...

Le génie cinématographique est une chose très pratique. Bon nombre de films ratés s'en prévalent hautement. L'indifférence du public est, pour les mêmes, l'autre signe infailible d'un film de qualité. Il est bien entendu que les spectateurs sont des imbéciles et que leurs manifestations hostiles sont pour les cinéastes éclairés, plus précieuses que les louanges des amis et de la critique (ce sont souvent les mêmes).

Que dire d'un film bien construit, où rien n'est laissé au hasard, d'une précision étonnante, d'un métier qui ne lui cède en rien ? La dernière œuvre de Christian Jaque n'est ni obscure, ni prétentieuse. Son sujet n'est pas nouveau, la fin est tragique, l'action se passe dans un port maritime et tout le film fut tourné en studios : il atteint dès les premières images une puissance, une virtuosité dont le cinéma français n'est pas prodigue. L'histoire nous intéresse, nous passionne, nous émeut dans un crescendo dramatique conduit de main de maître. Tout au long de cette progression on sent la poigne d'un homme qui a l'œil sur les acteurs, sur le décor, sur les éclairages... Le son, trop bêtement utilisé jusqu'ici, prend une force, une signification, qu'il n'aurait jamais dû perdre. Le port, ses ruelles, ses hôtels, ses enseignes lumineuses, ses flaques d'eau qui les reflètent, toute cette vie lente et cette tristesse qui flotte sur les êtres et les choses. Tristesse apparente d'ailleurs, inertie superficielle : dans cette atmosphère trois êtres luttent pour échapper à leur destin. Quel qu'il soit nous savons qu'il finira avec la nuit. Mais avant ils leur aura fallu se battre effectivement avec cette ombre, cette nuit elle-même. Le véritable combat n'est pas celui qui oppose le passé et le présent de Marie Ange, mais c'est cette lutte contre le temps, contre l'aube qui, inexorablement se lèvera...

Et si l'on devait faire une part bien définie des mérites de chacun il faudrait tout de suite après Christian Jaque, sur la maîtrise duquel nous reviendrons, et de M. G. Sauvajon (dialogue un peu littéraire mais qui atteint par endroits à émotion certaine), il faudrait citer Lu-

VOYAGE SANS ESPOIR

prouve que la perfection se construit.

cien Coedel. Nous savions en quelle estime le tenait Christian Jaque : sa première apparition est d'une vérité, d'une puissance et d'une sobriété dont nous nous souviendrons. Simone Renant dépasse elle aussi toutes nos espérances. Elle est simple, directe, belle, l'enjeu même de cette nuit. Et Jean Marais éclatant de jeunesse emporte avec lui l'image de cet amour que nous venons de voir naître et mourir avec un intérêt et une tendresse qu'on ne peut dissimuler.

Jacques MARNAY.



Pouvoir magique du cinéma qui nous emmène de la cale où l'équipage se mutine, au commissariat où l'action entraînée par elle-même ne pourra s'arrêter.



A l'époque où j'ai rencontré Pierre Fresnay, le milieu journalistique était à son sujet en pleine effervescence. Chacun racontait l'événement à sa manière, les uns transformant le comédien en chevalier, pourfendant de sa lance rude et juste un dragonneux journaliste, tandis que les autres le voyaient, « vrai de vrai » au petit pied, massacrant un pauvre, faible petit journaliste pur comme un archange. La vérité était plus simple, mais est-elle encore valable, maintenant que de « gros tirages » en ont fait une version intermédiaire qui a néanmoins conservé les détails pittoresques. Tant pis pour la vérité ! Fresnay lui-même se soucie peu de la restitution ; il a dit une fois ce qu'il pensait des journaux qui croient que l'on noircit utilement du papier avec des conans. Se trouvant devant un reporter qui voulait faire du « sensationnel » avec une certaine goujaterie, il lui a assez fermement demandé la restitution d'une pelli-cule... Il était, paraît-il, bien décidé à joindre : « le geste à la parole. » Il n'a même pas eu l'occasion de le faire, le héros de l'aventure étant un héros de petite envergure qui par contre faisait glorieuse figure... quelques heures plus tard, en salle de rédaction et en quelques bistrots. Piètre aventure, Fresnay n'aimait pas beaucoup les journalistes ; il ne les aime pas beaucoup plus actuellement, peut-être même un peu moins, on ne saurait le lui reprocher. En tous cas, il ne leur fait aucun mal lorsqu'ils se trouvent à portée de sa main. La preuve... Il ne faut pas confondre avec Raimu, bien que chez le méridional le mal soit surtout « de gueule », mais là n'est pas la question. On m'avait prévenu en s'écartant du comédien par un cercle prudent : « Pas la peine... Il ne veut rien dire. » Pierre Fresnay était en effet tapi au fond du décor du *Voyageur sans Bagage* : c'est une alcove tendue de reps vert, au fond d'une salle à manger bourgeoise. « Il ne dira rien... » Pour l'instant c'est lui qui attaque, par petites phrases serrées, en regardant l'extrémité de ses chaussures. Il parle de journalisme, il interroge. On a toujours quelques larmoiements fins prêts : « Et ça ne va pas bien ; et il n'y

3

a rien à manger ; et c'est très dur de faire un journal ; et il n'y a pas de papier, pas de pétrole pour nettoyer les machines, pas d'encre... Il relève les yeux brusquement et les plante avec une fixité presque gênante : « Et alors ? C'est bien plus intéressant quand c'est difficile ! Ça vous amuserait, vous, si c'était facile ? »... Et il continue à moitié pour lui seul : « La difficulté, il faut ça pour faire des choses bien. » Comment *Le Duel* est-il intervenu ? Qu'importe, il fut question du *Duel*, sujet assez déconcertant, comme choix pour la première tentative de mise en scène d'un homme dont on attendait avec intérêt l'expérience imprévue. « Déconcertant ? Pour-

quoi ?... A vrai dire, ce n'est pas *Le Duel* que je devais tourner, mais autre chose, justement une chose d'Anouilh. Seulement, à ce moment-là, Anouilh n'était pas prêt... Que voulez-vous, il ne fallait pas faire cela trop tôt. Alors, j'avais des engagements, j'avais promis de faire un film, je l'ai fait. On ne s'improvise pas metteur en scène, ce n'est pas la même chose que le théâtre. Il n'était pas question de tout faire à la fois, j'ai voulu un sujet qui me permette de « tâter » mes possibilités. Ce qui m'intéressait, c'était surtout les acteurs, voir comment ils réagissaient avec moi, moi avec eux. La pièce de Lavedan est excellente pour cela, les types sont marqués, les situa-

PIERRE FRESNAY

pas si méchant...



... « Ça vous amuserait vous si c'était facile ?... »

tions bonnes. Je ne dis pas que ce fut un grand film mais je n'en suis pas mécontent. Le prochain, évidemment sera tout différent. Ce n'est pas une profession de foi, *Le Duel*. D'ailleurs, quand je dis : le prochain, pour le moment on ne m'a rien demandé... Vous permettez ?... » Personne n'a crié, personne n'a appelé mais Fresnay surveille le champ ; il a vu que tout était prêt. Ils sont trois, maintenant, sous la caméra : Brochard, Bequillard, sur l'escalier ; Fresnay, comme une statue, devant lui, et Anouilh. Anouilh a adopté résolument la tenue de metteur en scène : pantalon de golf, lunettes d'écaille en visière ? Mais non, périmé tout cela, la tenue à la « théâtre », à la Duilin. Un pardessus sur les épaules, un air absolument gelé et un cache-nez immense qui fait des tas de tours et justifie son titre en montant jusqu'aux yeux. Ses lunettes ajoutent à son air de collègue timide. Lorsqu'il travaille il n'a pas l'air comme certains de brasser en pleine pâte, il semble plutôt figoler quelque dentelle. On parle à voix basse, on murmure, on répète en murmurant, on modifie des intentions d'intentions : « Non, pas le bras, cela semblerait affectueux, en réalité il y a de la haine, c'est cela : « J'aurant espéré, j'ai tant attendu... » Tandis que planant sur sa plateforme, ainsi qu'un dieu tutélaire, l'opérateur, Christian Matras, domine la situation. Drapé dans un pardessus gris clair, il a le verbe haut, le geste autoritaire et dégagé, il appelle, il décide, il tranche. Sous ses ordres on apporte des cales pour fixer les pieds des interprètes -- sans les clouer, les pieds -- on mesure des distances de nez à nez, de nez à objectif. Pour lui le travail semble aisé, facile, écrit d'avance ; pour Anouilh angouissant, plein de chausse-trappes ; pour Brochard, indifférent ; pour Fresnay... c'est assez difficile à définir, il est tendu, comme s'il attendait que monte en lui le personnage... « On y est ?... » « J'ai tant attendu, tant espéré... »

R.-M. ARLAUD.



On reconstitue une répétition de travail chez SACHA GUITRY

Faire un reportage avec Sacha Guitry, n'est pas chose facile. Je devrais dire plutôt décider Sacha Guitry à accepter un reportage, car une fois qu'il a accepté il n'y a pas plus complaisant et aimable que lui. Il se charge même de trouver vos propres idées. Seulement, voilà, il faut en arriver à ce stade et cela peut demander des jours, des mois, même. A vrai dire, Sacha Guitry n'a pas pour unique préoccupation d'attendre les journalistes, il organise des galas, prête son concours à d'autres, écrit: livre, pièce ou scénario, joue : théâtre et

cinéma; réalise des films, va au concert et figure à chaque vernissage indispensable. Je voulais donc, alors que Guitry mettait en scène Donne-moi tes yeux, le film où Geneviève Guitry allait avoir «son rôle» montrer comment il prépare une œuvre. On sait, en effet — ou l'on ne sait pas peut-être — qu'il répète toujours chez lui, qu'il s'agisse d'une émission radio-phonique, d'une pièce ou d'un film... Il y avait là, élément à un reportage. N'importe quel jour de la semaine, cette coutume remplit son hôtel particulier d'une

pléiade de comédiens. Cela transforme un peu salons et cabinet de travail en vastes coulisses... Pour suivre l'image, il faut dire que le décor est digne de figurer sur les panneaux du Louvre ou de Versailles. Ce fameux « Musée Guitry » est un véritable Conservatoire des Arts et il ne faut pas croire les langues méchantes qui affirment que l'on y joue exclusivement les œuvres du seigneur et poète de céans.

Tout ceci n'est qu'en rapport lointain d'ailleurs avec notre reportage. En résumé, je reçus une bonne douzaine de ré-

ponses négatives, et à la dernière tentative (on en était à la sortie du film) et au téléphone « on » me demanda les raisons de mon insistance. Au bout du fil, accroché désespérément à l'appareil, j'en trouvais immédiatement un nombre suffisant et d'espèce assez convaincante pour qu'en fin la voix tant imitée et toujours inimitable me dit : « Eh bien d'accord... cela pourra me faire connaître ! »

C'est après cela que fut organisée cette rétrospective ou plus exactement comme on dirait en langage judiciaire cette « re-

constitution » d'une demi heure d'intimité de travail entre Geneviève et Sacha Guitry. Méthode profonde, pour affiner, atteindre une sorte de perfection, pour exprimer tous les sentiments qui doivent se démontrer dans Donne-moi tes yeux.

Sincérité... ou adresse extrême, ils revivaient si intensément le drame moderne que peu leur importaient les détails. Sacha sculpteur travaillant en pleine matière un buste de Geneviève, modelait la tête d'Anatole France. Qu'importe, qu'importe les lunettes « à la Guitry » devant des yeux aveugles dans l'action, le photographe lui-même avec son embarrassante présence n'arrivait pas à diminuer la vérité de la scène. C'était devant nous, sans pudeur, l'étalage

de l'amour du métier, l'amour de la grandeur, et (pourquoi pas !) de l'amour tout court

- Mirage et miracle de Guitry ? Si l'on veut et pourtant l'acteur central, l'animateur de ce jeu de l'amour et de la vie n'était pas lui pour une fois.

Il monologuait, naturellement et c'était pourtant les yeux de sa femme qui parlaient... Mais cela n'en revenait pas moins à lui. Elle était tout simplement son plus beau chef d'œuvre. Recommencant, mais avec le beau rôle, l'expérience de Pygmalion (qui eut tort) Sacha Guitry, lui, a eu raison... évidemment.

Guy BERTRET.
(Photo Rougheol)

L
U
C
R
È
C
E



De loin, on pourrait croire qu'il s'agit encore, ici de Sacha Guitry, erreur d'optique, ce n'est que Jean Tissier, directeur d'école dans Lucrèce. Jean Mercanton doit lui, trouver qu'il est encore plus maltraité quand il joue les amoureux que lorsqu'il était moutard prodige... Quant à Edwige Feuillère, rien ne la démonte, mêlant dans ce film la comédie qui lui a valu tant d'applaudissements mais aussi tant de violents reproches dans Catherine et le drame qui lui est si cher — ne s'est-elle pas opposée à l'happy lud de Lucrèce pour y avoir sa scène de douleur. — Elle arrive à un tel brio, une telle possession de son métier que l'on reste un peu abasourdi.

L
E
S
C
A
L
I
E
R
S
A
N
S
F
I
N



Les journalistes ont toujours bien vite établi des rapports arbitraires et c'est ainsi que certaines ont classé L'Escalier sans Fin : une réédition des Musiciens du Ciel. On est pourtant assez loin du compte. L'œuvre actuelle de Lacombe n'a rien à voir avec sa réussite de naguère si ce n'est certaines scènes de la misère... mais l'Escalier change d'atmosphère, on y passe du drame au rire (60 minutes de rire a calculé un stacicien) de l'asile de nuit à la boîte de même nom, où s'ébattaient les plus belles filles de Tabarin. Un mauvais garçon, fut-il Fresnay, n'a pas d'affection particulière pour la crasse.

L
A
V
A
I
S
E
B
L
A
N
C
H
E



Il y a bien longtemps que l'on attendait Julien Bertheau au cinéma... il est, auparavant entré à la Comédie Française et n'apparut jamais de façon bien brillante sur l'écran, si ce n'est dans La Petite Lise de Grémillon, mais il y a bien des années de cela. Il y a pourtant une place pour ce jeune premier romantique, qui la lui donnera le premier? A. Tranché pense à lui pour incarner Villon, Christian Jaque lui confia une silhouette, mais quelle silhouette, celle de Victor Hugo (dans La Symphonie Fantastique) mais c'est Jean Stelli qui lui offre une place de premier plan (puisque nous n'avons pas vu Carmen) dans La Valse Blanche où on le voit ici avec Ariane Borg.

DOUCE.

Après Chiffon et Lettres d'Amour, on pouvait attendre ce nouveau Claude Autant Lara avec impatience, avec un peu d'inquiétude aussi. Il ne semble pas possible qu'un réalisateur puisse maintenir sa réussite dans le genre bluette si charmante que puisse être cette réussite. Claude Autant Lara l'a compris, peut-être voulu son métier se perfectionnant, a-t-il voulu inscrire à son compte, une œuvre de poids. En choisissant le roman de Michel Davet, il prenait un sujet plus lourd, il le dramatisait encore, surtout en modifiant la fin pour lui donner plus de tragique. Douce se présente ainsi comme une poétique étude d'atmosphère, peut-être aussi comme une curieuse manifestation sociale... Mais tellement carquée que l'on ne s'en apercevra pas. Conservant le cadre qui lui plaît, restant dans cette époque d'avant 1900, il sait voir toujours avec le même humour, mais il est devenu plus amer, Douce est devenue un Chiffon tragique. Marguerite Moreno domine le film, Claude Autant Lara en a fait une figuré extraordinaire, haute en couleurs, splendide de grandeur. Pierre Bost lui a mis dans la bouche les phrases hautaines de Michel Davet : « Je suis trop vieille dame pour être républicaine », par exemple. Les robes à falbalas de cette vieille grande dame agitent un air lourd et vite irrespirable. Cette grande interprétation arrive à ne pas étouffer les autres, celle de Debucourt, étonnant personnage falot et fin qui promène à travers tout le drama sa jambe de bois, qui en scandant la marche. Quant à Madeleine Robinson elle a enfin trouvé un rôle dans cette institution dont on ne sait si elle est une gâche, ou peut-être, après tout, une victime sociale, car personne n'est dupe de la scène.

Debucourt et Madeleine Robinson, deux milieux, deux compréhensions : un malentendu.



ne finale et grandiloquente au cours de laquelle Marguerite Moreno chasse les subalternes intrigants... mais il fallait que morale bourgeoise se proclame. On se demande avec un peu d'inquiétude si Odette Joyeux pourra jamais trouver un autre réalisateur tant elle arrive avec lui à sortir la quintessence d'elle-même et de ses personnages.

Ceci est une étude sincère du film... Mais cela ne traduit en rien l'impression qui s'en dégage. Impression de charme et d'envoûtement. Cela provient en somme à part un sens poétique exceptionnel dans le cinéma, d'une connaissance exacte de toutes les possibilités, de toutes les ressources de la technique actuelle. L'exposé est toujours sobre. L'inauguration de l'ascenseur est une présentation de toute la maison, de toutes ses castes aussi, fin cuisinier, Claude Autant Lara a même glissé une chanson que l'on fredonnera, jamais cependant elle ne nous est imposée avec un gros plan; elle est insinuée, elle flotte, et nous sommes tout surpris de la retrouver ensuite sur nous comme un parfum tenace. La chambre d'hôtel avec la décoration par des détails infimes. Personne n'en discute, mais les boules du lit se dévissent, l'armoire grince alors que chez les Bonafé, rien ne fait de bruit, que le chaquement assourdi de la jambe de bois. Le morceau de bravoure, l'incendie de l'Opéra est surtout excessivement bien amené, il est agréable de voir le soin avec lequel est monté un ballet qui ne servira que de fond à un long monologue; la réalisation elle-même de la catastrophe est peut-être un peu confuse, mais il n'est pas mauvais que ce film ouaté comme un ballon, finisse dans le bruit et les cris — car c'est là, à mon avis, la fin réelle — les quelques mètres qui restent n'ajoutent rien, même pas la satisfaction de la vertu récompensée... Ce n'est jamais que la victoire d'une sorte d'aristocratie qui proclame elle-même l'arbitraire de son autorité.

Je n'ai rien dit de Roger Pigault, c'est qu'en réalité je suis assez perplexe à son sujet, ce personnage raidi est en somme valable, mais il faut une seconde apparition pour faire la part de l'acteur.

R. M. A.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeur - Propriétaire : A. de MASINI.
Secrétaire général : R.M. ARLAUD
Secrétaire Rédaction : Gef GILLAND

Abonnements France :
1 an : 150 frs.; 6 mois : 80 frs.

Chèques Postaux :
A. de MASINI, 466-62 — Marseille



Pour Luna-Park on n'a pas construit de décor.

JE SUIS AVEC TOI.

Decoin ? Quel habile homme ! On croit avoir défini son style, on dit : « Tiens ! il s'est découvert avec Les Inconnus dans la Maison. » Pas du tout. Après avoir trouvé une formule il en prend une autre et sort une fantaisie comme celle-là. Plus que des qualités très personnelles, il a une possibilité de souplesse assez étonnante, il se plie au sujet. Il fallait utiliser jusqu'à la limite de l'impudeur le couple Fresnay-Printemps, les mettre dans une fiction qui fasse semblant de laisser transparaître toujours la réalité du couple dans la vie. Tout ceci risquait de devenir très douteux. Decoin a su denteller une fantaisie, souffler une bulle irisée, c'est léger, c'est une comédie pleine de finesses et truffée des plus curieuses trouvailles... C'est gagné, on ne choquera personne et l'on a parfaitement donné au public l'impression que l'appartement complet — toutes pièces comprises — des interprètes est tiré sur la place publique. Les interprètes en question n'ont du reste nullement l'air d'en être gênés. Fresnay s'essaye dans la fantaisie et le burlesque afin de ne pas se laisser distancer par les Luguet, Feuillère, Ducaux et autres Rouleau qui veulent à tout prix montrer leurs prédispositions à la pitrerie. Fresnay est excessivement intelligent, cela lui permet d'éviter les erreurs des autres — je pense surtout à Rouleau — Yvonne Printemps était fort attendue, « attendue au virage » peut-on dire, on l'a soigneusement préparée pour cette épreuve, poli un texte sur mesure, des situations sur mesure, elle s'y sent parfaitement à l'aise. On ne sait pas très bien si Jean Meyer veut imiter Jouvet ou Paredès, par contre on retrouve Bernard Blier, chandelier à son ordinaire dans un rôle qui rappelle Romance à Trois ou Domino. Louvigny que l'on confond avec Marcel Levesque est un commissaire de police tortillé. Tout cela est bien photographié, on entrevoit ce fameux décor du bateau dont on a tant parlé, on y chante, on se déchaine à Luna Park... Mais après tout c'est à Pierre Bénard qu'il faut porter les lauriers et couronnes. Son texte est d'excellente qualité.

R. M. A.

NOUVELLES ...



André LUGUET, écrit...

Nous avons reçu d'André Luguet la lettre suivante :

... J'ai bien reçu le volumineux courrier que vous avez bien voulu me transmettre à la suite de votre enquête. J'ai lu ces lettres et les réponses aux questions que j'avais posées avec beaucoup d'intérêt et j'y ai puisé un enseignement certain pour la suite de ma carrière. Je vous prie d'être mon interprète auprès de vos lecteurs pour les remercier de l'intérêt qu'ils ont voulu me témoigner à cette occasion et je vous renouvelle mes félicitations pour votre heureuse initiative.

Veillez agréer, cher Monsieur, etc...

Ceci précède un post-scriptum que nous aurions aimé éviter à nos lecteurs :

P. S. — Vous devriez recommander à ceux de vos lecteurs (ou lectrices) qui nous écrivent personnellement pour avoir une photo de joindre à leur demande, une enveloppe timbrée. Ce n'est pas par ladrerie, mais étant donné la difficulté de se procurer des enveloppes, il nous est impossible de satisfaire tout le monde.

Nous n'insisterons pas sur la justesse de cette observation. Aussi bien ce n'est pas une fois mais cinquante que nous avons dit notre manière de penser là-dessus. Monsieur Corbeille prodigue toutes les semaines les conseils de ce genre à ses correspondants, sur tous les tons et presque dans toutes les langues. Cela n'était il y a quelque temps qu'une question de simple et élémentaire courtoisie que de joindre une enveloppe timbrée. Il est évident que dès à présent les choses sont plus graves... dans une certaine mesure évidemment. Certains de nos lecteurs se plaignent de ne pas recevoir de réponses aux lettres qu'ils nous demandent de transmettre. Nous les prions instamment, une fois encore, de veiller à ces détails qui, répétés aussi souvent n'en sont plus et donnent d'eux une très fâcheuse opinion.



C'est en mars que Viviane Romance, maintenant installée à Paris tournera *Le Collier de la Reine*. Un film sous la direction de Christian Jaque suivra. Précédant ces deux projets celui de terminer (enfin!) *La Boîte aux Rêves*.

Le prochain film de Christian Jaque change, une fois encore, de titre et s'appellera *Le Cavalier du Ruisseau Clair*. Mais il est probable que Jean Marais fasse partie de la distribution comme il avait été annoncé précédemment.

Cinquante huit films français de long métrage ont été entrepris en 1943.

Le prochain film de Serge de Poligny serait non pas *Le Coffre et Le Revenant*, comme on l'avait dit mais *Ville Ouverte* et le principal interprète en serait Michel Simon. On sait cependant que depuis Michel Simon a fait de sonnets adieux au cinéma à ses pompes et à ses œuvres...

Brochard, Gabriello et André Reybas entourent Albert Préjean dans *Cécile est morte*. Le rôle de Cécile étant dévolu à Santa Relli.

Jean Chevrier sera de la distribution de *Falbalas*.

Aux côtés de Gaby Morlay dans *L'Enfant de l'Amour*, nous verrons Pierre Renoir et Claude Génial.

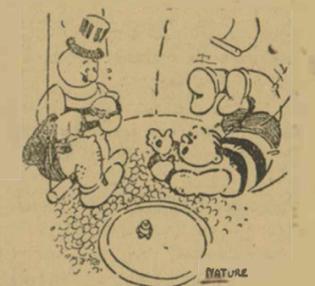


...DE PARTOUT



NOTRE COUVERTURE

Il nous fallait bien au répertoire des *Mystères de Paris*, la dernière copie de la dernière mouture du mélo traditionnel ne passe plus, usée jusqu'à la corde par des passages multiples devant des publics haletants... Allons nous rater sans *Mystères de Paris*? Baroncelli a prévu cette carence, il a tourné *Les Mystères*, plus mystérieux, plus terrifiants que jamais, on s'y tue par noyade, gourdinage, poignardage et autrement encore, on s'y aime, on y pleure à fontaine ouverte, la tradition est sauve. C'est cette fois-ci Coeclia Paroldi, une nouvelle venue qui sera Fleur de Marie, l'ingénue qu'interpréta naguère Madeleine Ozeray ce rôle va-t-il porter bonheur à la jeune comédienne? Elle y trouvera certainement sympathie et affection, c'est de ces rôles que l'on dit en or mais qui sont en réalité assez lourds à porter pour une débutante, Coeclia Paroldi paraît avoir tout pour se sortir victorieuse de cette épreuve... si elle réussit la voilà marquée (comme dans le film) pour bien des années. Quand on a été Fleur de Marie, on n'en sort pas si facilement. Madeleine Ozeray en savait du reste quelque chose.

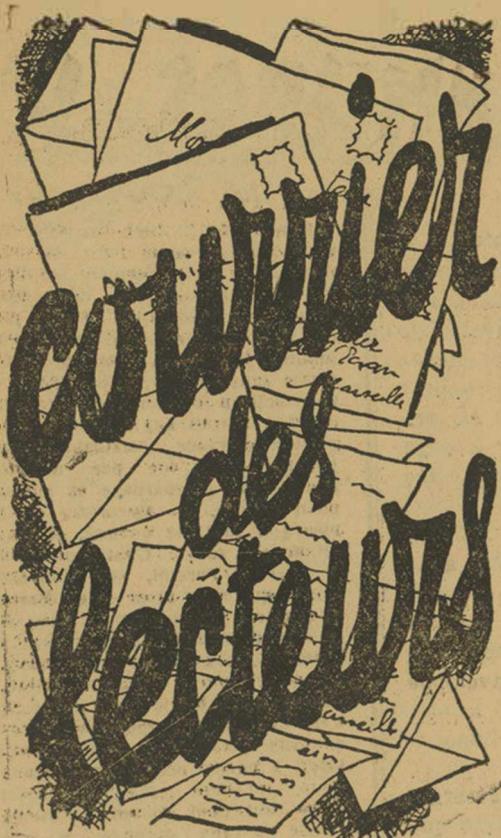


Je regrette... Ma journée est terminée depuis 5 minutes !

CONSERVEZ UN VIVANT SOUVENIR

des beaux films que vous avez vus avec la pochette *Les Deux Orphelins* et *L'Intruse* contenant une série de 12 portraits des vedettes et des meilleures scènes du film, format 10,5 x 15. Prix de chaque pochette, 40 frs. Envoi franco contre mandat à Francine 41, Champs Elysées, Paris, Boizac 18.74.

Les clichés publiés dans ce numéro ont été visés R. R. de 5.467 à 5.485.



A NOS LECTEURS

Nous nous excusons de présenter aujourd'hui un numéro incomplet où l'on aura peine à retrouver la physionomie de notre revue. De nouvelles restrictions sur notre consommation de papier — de 50 % celles-là — nous ayant été imposées, nous nous sommes vus contraints, au dernier moment et pour observer ces prescriptions, de modifier la mise en page primitivement prévue. Que nos lecteurs se rassurent, notre équipe met actuellement à l'étude une formule nouvelle qui nous permettra, tout en nous soumettant au sacrifice qui nous est demandé, de continuer à leur présenter comme par le passé une revue complète et agréable, reflétant la vie du spectacle de France.

LA REDACTION.

André V. à Montluçon. — Il n'était pas dans notre réponse question du Conservatoire mais du Centre des Hautes Etudes Cinématographiques. On y prévoit en effet des bourses permettant à quelques élèves particulièrement méritants de subvenir à leur existence s'ils n'en ont pas les moyens, mais il s'agit de cas exceptionnels. Nous avons publié d'ailleurs un article sur ce Centre. Il n'est pas possible de donner ici des opinions sur les films, on n'en sortira plus. *Vénus Aveugle* a été cité dans la Revue lors de sa sortie.

le quart PESTRIN

(Eau Pétilante)

dans tous les Cafés

Fernand à Marseille. — Vous pouvez écrire à Jean Mirais et à Madeleine Solagne par notre intermédiaire vous aurez certainement satisfaction.

Thérèse C. à Nice. — Envoyez votre cas nous le ferons suivre. Quant à la photo en question demandez vous même à Jean Mirais. Madeleine Solagne est mariée à l'opérateur Donarino actuellement prisonnier.

Notre prochain numéro paraîtra sous sa nouvelle formule le 27 janvier... en attendant lisez le numéro de Filmagazine du 20 janvier.



Jacques B. à Antibes. — Terminez d'abord la première partie de votre ba-hut. Même dans ce métier ce vous sera utile. Les deux écoles que vous signalez sont en effet les seules sérieuses et qui permettent d'arriver sans « piston »... quoique le piston, à la fois joue toujours un très grand rôle. Il faut aussi avoir la foi pour être opérateur, mais vous en serez récompensé si vous l'avez réellement. Ne craignez pas de nous récrire, des vocations comme la vôtre sont sympathiques et me consolent des aspirations vedettes en général bien désolantes (ou désolantes).

G. J. à Chateaufort. — Je ne puis répondre directement. Votre lettre surprend. Si c'est simple curiosité, il me semble que vous allez faire un bien gros effort pour pas prendre base, car, lorsque vous serez machiniste, vous serez bien avancé... et vous aurez perdu votre temps. On entre dans ce milieu pour une chose précise. Je comprends très bien que vous ne soyez pas très fixé, mais c'est alors que vous subissez simplement l'attrait, le mirage du cinéma. Ce n'est pas grave, mais ce n'est pas bien sérieux. La filière est celle de toutes les entreprises, se présenter partout et essayer bien des rebuffades d'ailleurs en ce moment on tourne de moins en moins de films, des studios ferment, les gens du métier ne travaillent pas tous, le moment est mal choisi et ne vous laissez à peu près aucun espoir.

Colette B. à Tournus. — Votre lettre a été transmise. Voici ce que vous allez faire. Ecrivez une lettre adressée au Centre des Hautes Etudes Cinématographiques, pour poser votre candidature aux cours. Joignez y une ou plusieurs photos, si possible et envoyez nous le tout. Nous transmettrons en signalant vos précédentes lettres. Les dirigeants du centre nous ont demandé de leur faire connaître après « filtrage » les candidats vraiment intéressants. Si vous avez un petit minimum pour vivre, il vous sera possible avec du cran et du courage de travailler un peu à côté. Vous aurez à passer un examen. Si vous êtes reçu, les cours sont entièrement gratuits. J'attends votre lettre... mais vous savez que vous vous engagez dans une rude aventure et que peut-être vous me ma direz de ne pas vous avoir découragé comme les autres.

LES ASSURANCES FRANÇAISES

Risques de toute nature

DIRECTEUR PARTICULIER

Maurice BATAILLARD
81, rue Paradis, 81, Marseille
Tél. : 50-93

André L. à Thiers. — Mais non, voyons. Je ne suis pas un Bureau de placement et je ne vois pas pourquoi je transmettrai votre photo à un metteur en scène. Tout le monde a une tête — à première vue, tout au moins ce n'est pas un argument. Si vous avez l'intention d'apprendre le métier d'acteur c'est autre chose mais vous vous y prenez mal.

Odette D. à Montand. — C'est Willy Birgel qui tenait ce rôle dans *Marie St art*. Pour *Yamille sous les Cèdres*, Charles Vanel, Jacques Dumesnil, Denise Bosc, José No-guero. Pour *Carletta* : Le diamant noir, L'ange Gardien, Secrets. *Garde au vent*. — Lettre transmise.

Rémy G. à Narbonne. — Impossible de transmettre pour l'instant du moins.

J. M. à Montluçon. — Même si vous renouvelez vingt fois votre demande nous ne donnerons pas plus l'adresse de Christina Söderbagn que de quiconque, vous ne savez donc pas encore cela.

Rent B. à Foligno. — Vous avez pu lire dans notre numéro de Noël un article détaillé sur le Centre des Hautes Etudes Cinématographiques dont l'adresse exacte est 70 rue de Pontieu, à Paris. Il y aura pour les réalisateurs un concours au printemps.

René C. en Avignon. — Merci de votre lettre, vous avez raison, mais il faut bien s'amuser un peu et comme vous dites cela ne fera pas de mal aux directeurs belliqueux... sans rancune.

GRANDIR

de 10 à 20 cm. ou de 1 mètre fort.

Succès garanti. — Env. du PROCÉDU BREVETÉ, discret c/2 timb. Institut Moderne, 156 Annemasse (Hte-Sav.)

Janine G. à Ste Foy la Grande. — La réponse d'André Laguet vous concernant... entre autres. Vos lettres ont été transmises...

Suzanne B. à Nice. — Merci de votre approbation... c'est des lettres comme la vôtre qui rendent notre métier sympathique. Ne craignez pas d'écrire, même lorsque vous n'y êtes pas invitée par un référendum.

Monsieur Colette

La Destinée par la Graphologie

L'année qui vient... Que sera-t-elle pour vous ? La chance vous sourira-t-elle ?

La révélation de vos qualités et défauts peuvent modifier votre destinée et vous aider à atteindre le bonheur.

Pour apprendre à les connaître, écrivez au célèbre Professeur MEYER, envoyez-lui un spécimen de votre écriture et votre date de naissance, il vous sera adressé sous pli fermé, contre la somme de 10 francs une étude qui, nous l'espérons, vous donnera toute satisfaction.

Pour le règlement prière d'envoyer une enveloppe timbrée avec vos nom et adresse écrits lisiblement, afin d'éviter tout retard dans la correspondance.

Professeur MEYER, Dpt E. Bureau 240, 78, Champs-Élysées, Paris (8^e).

Petit Annonces

20 francs la ligne

SUIS ACQUEREUR Parents terribles de Cocteau, Mille Regrets et Bonssoir Shérène d'Elsa Triolet, Ecrire à la Revue qui transmettra. (55)